

AG et commissions: les Nuits debout parlent aussi organisation Médiapart.

15 avril 2016 | Par Timothée Aldebert

Au cœur du mouvement, assemblées générales et commissions variées donnent la pulsation. Entre débats nocturnes et actions collatérales, l'horizontalité – de l'organisation, de la prise de décision – voit peu à peu s'élever face à elle la verticalité – indispensable à l'efficacité selon certains.

o

- Après très exactement deux semaines d'existence, la Nuit debout ne montre aucun signe de fatigue : elle continue d'attirer toujours plus de curieux et de fidèles chaque soir sur la place de la République, à Paris, et un peu partout ailleurs en France. Cependant, une même question est présente sur toutes les lèvres : « *Qu'est-ce que l'on veut ?* » Et à travers cette question, une autre est sous-entendue, plus clivante : « *Doit-on céder à la verticalité pour des motifs d'efficacité ou peut-on espérer arriver à quelque chose avec des impératifs d'horizontalité ?* »

Si rien n'est tranché, des éléments de réflexion se dessinent à travers la forme et le fonctionnement des assemblées générales et des commissions qui animent Paris depuis 15 jours, à travers la parole de cinq personnes rencontrées sur la place, et à l'écoute du débat qui a opposé mardi 12 avril Frédéric Lordon et David Graeber à la Bourse du travail.

Frédéric Lordon, sociologue et économiste, est souvent présenté comme un des initiateurs de la Nuit debout. Et en effet, sa parole y est très écoutée, comme le montre l'affluence à la Bourse du travail lors de son échange avec David Graeber, anthropologue américain et activiste du mouvement Occupy Wall Street. Ils étaient invités à discuter autour du thème « Nuit Debout : Occupy République ? ».

« Reprendre le contrôle des mots »

L'autre partie de l'AG, bien plus substantielle que la première, est dédiée aux tours de parole, encadrés par des règles de forme très strictes. Lundi soir, Alain, retraité sans parti ni syndicat, est venu prendre la parole pour féliciter la foule, « *pour deux choses : votre soutien à la cause des immigrés, et pour rendre publique la parole du public. Une banderole annonçait : "Ils ont les milliards, nous sommes des millions." Eh bien, nous continuerons jusqu'à ce qu'on soit des milliards !* ».

Il y a aussi Raul, qui propose la lecture d'un poème « *pour reprendre le contrôle des mots* ». Parfois, ce sont simplement des émotions qui passent, comme avec Timus, qui déclare « *être là depuis plusieurs nuits, et tout ça, ça fait vraiment plaisir à voir* ». D'autres ont des messages bien plus politiques à faire passer, comme Maxime : « *Il ne faut pas oublier la différence entre légitimité et légalité : si la maire de Paris est légalement élue, nous sommes ici le seul conseil municipal réellement légitime de la capitale !* »

On y voit aussi des responsables associatifs qui viennent faire part de leurs expériences dans les luttes et les mobilisations, comme Lamina, qui invite les spectateurs à « *venir voir le travail de sensibilisation qui a été fait dans les quartiers, pour comprendre que nos causes sont semblables* ». Les signes d'approbation sont divers : un mouvement de la main en l'air, paume ouverte, ou plus classiquement des applaudissements. Le désaccord est exprimé par un mouvement du bras vers le bas.

Mais l'effet libérateur, rassembleur et surtout délibérateur de ces assemblées générales a ses limites : outre un côté rébarbatif somme toute normal pour qui assiste régulièrement à ces événements, le côté décisionnaire laisse à désirer. Tout d'abord, le système de vote est complexe, parfois plus qu'approximatif : il faut 80 % de « oui » pour qu'une proposition passe, ce qui peut être très difficile à estimer dès que la nuit se met à tomber. De plus, le vote peut toujours être contesté les jours suivants par les éventuels absents : « *aucun vote n'est définitif* », disait l'un des référents de la commission Assemblée générale, en charge de la formation des modérateurs et des

facilitateurs. Enfin, les AG n'incitent pas aux débats d'idées : le temps entre l'inscription sur les listes de participation et la prise de parole ne permet tout simplement pas de rebondir sur ce qui vient d'être dit.

Ces assemblées générales représentent un symbole : celui d'une horizontalité tant revendiquée, permettant à chacun de s'exprimer. Toutefois, telle qu'elle est actuellement formée, elle montre clairement ses limites pour la prise de décision selon des critères d'efficacité. Et si les questions de la structuration du mouvement y sont régulièrement abordées, on ne peut y répondre sans s'intéresser au fonctionnement et au contenu des différentes commissions qui ont lieu en parallèle de l'AG.

Ces commissions sont créées autour de thématiques bien spécifiques. Si lors du premier week-end de la Nuit debout, on dénombrait une demi-douzaine de ces commissions, aujourd'hui elles sont plus d'une vingtaine, et vont de la commission Climat à la commission Poésie en passant par la commission Action (la liste exhaustive est à retrouver sur convergence-des-luttes.org). Leur fonctionnement est globalement le même que celui de l'assemblée générale. Cependant, à l'inverse des AG, les débats y ont bien plus facilement lieu, étant donné le nombre bien plus réduit de participants (en moyenne de 20 à 30 pour les commissions importantes, le double de spectateurs) et les thèmes précis évoqués. À la fin de chaque commission, un compte-rendu est écrit et voté, puis un rapporteur pour l'AG désigné. Ce sera là l'occasion de soumettre certaines de ces propositions au vote.

Ces commissions sont aussi l'occasion de mettre en place des actions précises par de petits groupes soudés : la commission Action est particulièrement active, notamment dans la journée, pour sensibiliser au mouvement, comme par exemple des criées dans le métro. Celle sur le climat tente de verdir la place de la République *via* la mise en place d'un Jardin debout et par la gestion des déchets. La commission Grève générale tente quant à elle d'unir les participants à la Nuit debout et les syndicats, car « *la survie et le succès de ce que l'on est en train de faire ici passe nécessairement par la convergence de notre mouvement avec le monde du travail, représenté par les syndicats. Il faut leur apporter notre soutien pour qu'ils nous apportent le leur* ». Ainsi, on appelle à aller soutenir les différentes grèves, comme celles des cheminots, ou encore à tracter devant les grandes entreprises sur la proposition d'un syndicaliste de Renault.

Mais si elles se voulaient horizontales, la verticalité s'est, dans les faits, imposée dans les commissions les plus actives : les mêmes intervenants reprennent la parole, proposent des actions ou prennent position sur divers sujets. Un certain leadership s'établit qui vient en contradiction avec les revendications premières de ceux qui rejoignent le mouvement : dans les commissions, si tous peuvent s'exprimer, toutes les voix n'ont ni la même force ni la même portée, ce qui établit une hiérarchie *de facto*. Et cela a l'air de fonctionner, étant donné l'afflux d'idées et d'actions qui émergent de ces petits groupes de travail. Si la question de l'horizontalité y est toujours abordée, on commence à y inclure le problème de l'efficacité.

Il est impossible de clore ce panorama sans évoquer le ressenti de ceux qui vivent les Nuits debout au quotidien.

Seven est un artiste de 28 ans, « *là depuis le 31 mars. Je participe principalement aux commissions Réfugiés et Action, mais j'observe un petit peu toutes les autres ainsi que les AG. Leur fonctionnement est encore à définir, Nuit debout est encore jeune, on n'a fait que poser les bases, c'est un processus de construction permanent, et les résultats sont déjà très encourageants. Il y a encore plein de problèmes techniques et des réglages à mettre au point, c'est un vrai défi. Et puis, la répression et les pressions policières et administratives nous poussent à nous concentrer sur ces soucis plus que sur le développement du mouvement en tant que tel.*

« *On est encore en phase de test, chacun a son point de vue sur l'horizontalité et la verticalité du mouvement. Mais pour le moment on se cantonne à la théorie avant de pouvoir envisager quelque chose de plus fonctionnel. On est tous des individus avec des projets et des tentations, donc la verticalité effraie beaucoup de monde. Mais il faut être réaliste : pour chaque action, chaque commission, on a besoin de leadership pour être efficaces mais aussi pour prendre les responsabilités. On ne peut combattre les forces de l'ordre sans leader. Et même s'il est trop tôt pour combattre le pouvoir, si c'est ce que l'on veut il faudra une structure, qui sera forcément inédite, vu le bouillonnement d'idées auquel on assiste ici* ».

Samedi 40 mars, place de la République

Anne, étudiante en gestion de 24 ans, est « *arrivée pour la première fois le 31 mars. Mais je n'ai pu vraiment m'investir que depuis une semaine, en participant notamment au pôle Accueil Coordination, qui fait en sorte que les commissions soient visibles et collaborent entre elles. C'est l'une des structures qui se sont formées par*

pôles, avec des référents qui ont une vue d'ensemble mais fonctionnent par roulement, sans hiérarchie, sans chef, et un principe dominant : l'égalité. Évidemment, certains s'investissent plus et forment des "modèles" mais ils n'ont pas de pouvoirs particuliers, il n'y a aucune prise de décision individuelle, et elles sont toutes critiquables. L'espace de discussion horizontal est ce qui nous réunit ici. Mais si l'on veut passer à la deuxième étape, le pouvoir, il faudra une hiérarchie. Je n'ai qu'une vision managériale de la chose, pas vraiment de vision politique, mais c'est mon ressenti. L'important, c'est que ce soit un mouvement citoyen qui redonne espoir en la politique et en l'avenir, et pour le moment je suis satisfaite de son apolitisme ».

Vanille a 19 ans et termine son service civique, tandis que son amie Sandess, 20 ans, est en recherche de formation : *« On n'est arrivées que très récemment sur la place de la République. Pour le moment on ne comprend pas trop le fonctionnement, il y a plein de petits groupes partout, ce n'est pas très clair. Mais les AG sont très intéressantes ! Il faut garder cette idée d'horizontalité que l'on y retrouve et qui permet que beaucoup de propositions remontent, et sinon on retrouvera encore la forme des partis politiques, alors qu'on est un peu anarchistes : sous cette forme au moins, tout le monde peut prendre la parole ! »*

Enfin, il y a Stéphane, un artiste de 50 ans : *« Je suis sur la place de la République depuis le 1^{er} avril ! Je participe aux AG comme aux commissions. Je suis assez admiratif de la façon dont on récupère le discours néolibéral pour l'utiliser contre lui : l'organigramme, l'organisation, le temps de parole sont des principes managériaux mis au service de l'horizontalité. Concernant le débat entre horizontalité et verticalité, je pense qu'on peut se passer de la seconde pour trouver des débouchés. Ou alors, il faudrait une multitude de microstructures qui permettent à chacun de s'exprimer, ça offre une richesse d'imagination et d'émulation extraordinaires grâce à des personnes chacune très compétentes dans leurs domaines. L'horizontalité peut prouver son efficacité en politique ! »*



Une commission, mardi 5 avril 2016 à Paris, place de la République. © Mediapart

Très vite, après avoir fait le tour des ressemblances et des différences entre la Nuit debout et ses principales références, le débat a tourné autour de l'éventuelle nécessité de formes institutionnelles pour valider l'essai. Les

points de clivage sont très vite apparus : alors que Graeber défend l'idée d'une réinvention de la démocratie directe au sein des structures existantes, Lordon prône la création de nouvelles institutions par la réécriture, à terme, d'une constitution.

Ce débat théorique s'ancre pourtant dans une logique très pratique : a-t-on besoin de viser des débouchés particuliers ; doit-on s'interroger sur la notion d'efficacité ? Concernant les retombées politiques de ces mouvements que David Graeber, reprenant [Emmanuel Wallerstein](#), qualifie de « *révolution mondiale de 2011 digne de 1848 et 1968* », l'Américain se fait le héraut de changements diffus, au sein des individus et de leurs cercles de proches, qui ont notamment permis l'émergence d'un socialisme américain, très populaire auprès des jeunes, et aujourd'hui incarné par Bernie Sanders. Ce serait l'équivalent d'une prise de conscience politique de la part de personnes normalement peu politisées par le fait du bouche à oreille et de l'attractivité d'événements comme Occupy et Nuit debout. La démocratie directe qui s'y exerce peut influencer les institutions existantes, pour peu que l'on accepte des alliances avec des individus en leur sein, sans pour autant céder à leur hiérarchie.

Lordon veut lui aussi des résultats, mais plus radicaux et directs, mis en œuvre par une avant-garde éclairée au sein de commissions stratégiques. S'il admet la filiation avec Occupy et Podemos, il refuse d'en suivre la voie, affirmant ironiquement que le premier « *n'a rien produit* », tandis que le second est « *rentré dans le modèle de compétition électorale classique* ». Pour pouvoir dépasser le stade de l'AG permanente, qui risque d'étouffer les Nuits debout, il voudrait la mise en place de débats stratégiques avec des organes distincts, qui seraient ensuite présentés en assemblée.

La forme de ces organes reste à inventer, mais ils sont nécessaires pour ne pas tomber dans le nombrilisme et périliter : « *C'est l'enjeu du moment.* » Il explique aussi qu'il est impératif de sortir de la dualité entre horizontalité et verticalité, car le fait institutionnel est inhérent aux collectifs rassemblant de nombreuses personnes. Et dans les faits, les assemblées de la place de la République se sont déjà institutionnalisées avec leurs règles, leur fonctionnement, leur modérateur... Pour finir, Lordon évoque l'idée de « *porte-parole élus, contrôlés, mandatés et révocables* », idée bruyamment saluée par le public.

Le débat aura en outre permis aux deux intervenants de trouver un autre point d'accord : quel que soit le résultat de la Nuit debout, ce ne sera pas un échec, car la prise de conscience personnelle des causes communes et de la convergence des luttes est déjà actée par une grande partie des participants.



L'assemblée générale du mardi 5 avril 2016, place de la République à Paris. © T. A.

Les assemblées générales débutent chaque soir à 18 heures, pour se terminer tard dans la soirée, régulièrement après minuit. Malgré leur durée, plusieurs milliers de personnes y assistent et y participent, même si le manque de matériel ou de météo clémente sont fréquents : lorsque la sono lâche ou est bloquée par la police, on passe à la criée. Lorsque la pluie se met à tomber, on reste assis et on ouvre les parapluies. Pour s'écouter parler. Pour se soulager, et se retrouver.

C'est certainement ce qui fonde le succès de ces interminables AG : savoir que l'on n'est pas seul face aux politiques en vigueur, et voir que ce que l'on a à dire est écouté. Le début de la soirée y est consacré, après un court rappel des règles et une présentation des modérateurs et des facilitateurs, à un retour sur les différentes commissions qui se sont tenues dans la journée : un délégué de chacune d'entre elles vient au micro faire un compte rendu de ce qui s'y est dit, des actions qui se préparent et des besoins spécifiques aux différents projets. C'est le cas, par exemple, de la commission Action, qui a besoin de « *volontaires pour soutenir les cheminots dans leur grève à la gare Saint-Lazare mercredi* » ou encore de la commission Logistique qui souhaite « *faire une récolte de fonds pour permettre au mouvement d'acheter son propre matériel de son, qui est pour le moment prêté* ».